PRIX DE L'ABONNEMENT.
Edition Quotidienne.

	Un An.	6 Mois.	3 Mois.	1 Mois.
POUR LES ETATS-UNIS....	$12.00	$6.00	$3.00	$1.00
POUR L'ETRANGER.....	$15.15	$7.55	$3.75	$1.30

Les abonnements se soldent invariablement d'avance.

Le Numéro Cinq Sous

PRIX DE L'ABONNEMENT.
Edition Hebdomadaire.

	Un An.	6 Mois.	4 mois.	2 Mois.
POUR LES ETATS-UNIS.....	$3.00	$1.50	$1.00	75 cts
POUR L'ETRANGER.....	$4.00	$2.05	$1.35	$1.05

Les abonnements datent du 1er et du 15 de chaque mois.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTERATURE. — PRO ARIS ET FOCIS — SCIENCES, ARTS.

Seul Journal Français Quotidien au Sud — NOUVELLE-ORLEANS, SAMEDI MATIN, 18 JUILLET 1896. — Fondé le 1er Septembre 1827

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.
Bureaux : 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office at New Orleans, La., Second Class Matter.

☞ POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES ET LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE.

NOTRE NUMÉRO DE DEMAIN.

Jules Simon, J. Gentil.
Réveries, François Tujague.
Le True du fiancé, article humoristique.
La Dame aux Fleurs, histoire sentimentale.
Anecdotes, Henry Murger.
Sorciers et enrouleurs.
Le 14 Juillet, poésie, Maurice Lecomte.
Femmes et chiens.
La carte de visite des souverains, souvenirs historiques.
Carnet de la ménagère.
Les deux rats, fable.
L'Esclavage dans le monde, étude de mœurs.
La dernière retraite, feuilleton.
Art culinaire, connaissances utiles.
Chronique du Chiffon.
Mondanités.
Miscellanées, page anglaise.
L'Actualité, etc., etc.

Le Nouveau Parti National.

Il paraît que l'Union n'a plus assez des deux grands partis qui la divisent depuis longtemps—parti démocrate et parti républicain et qui se subdivisent eux mêmes en démocrates de la frappe libre et démocrates de l'étalon d'or, ainsi qu'en républicains de l'étalon d'or et en républicains de la frappe libre.

Depuis p'usieurs années il s'y est ajouté un troisième parti de populiste, dont les principes ne sont pas très nets ou très nettement exprimés—ce qui en fait peut être le plus grand prix. Mais cela ne nous paraissait plus suffisant. Nous éprouvions l'irrésistible besoin de créer un quatrième ou cinquième parti, dit national, pour le différencier des autres qui, semble-t-il, ne méritaient pas ce titre. Ajoutons qu'il a droit à tous nos respects ce parti nouveau et national, puisqu'il a pris pour chef un ministre de la religion le révérend C. Bentley.

Que veut-il ? Si nous interrogeons le Rév Bentley, il nous apprendra que son parti n'est l'adversaire d'aucun autre, mais qu'il rejettera tous leurs candidats, Bryan aussi bien que McKinley, et ne votera que pour le sien, qui est le Rév Bentley lui-même.

A la bonne heure, mais qu'est-ce donc qui distingue ce parti des autres ? le voici : la prohibition—on veut faire de nous des gens vertueux et ennemis de tous les spiritueux — et le suffrage des femmes—les hommes ne s'entendant plus à bien diriger les affaires du pays; il faut les livrer au beau sexe. Nos orateurs ne nous suffisent plus ; il nous faut des "oratrices."

Ici nous commençons à ne plus être complètement de l'avis du Rév. Bentley. Nous ne sommes pas les adversaires des "oratrices" mais à la condition que l'on supprime les orateurs. Voyez-vous d'ici le Congrès divisé en deux camps ? celui des femmes et celui des hommes ? Ce serait un divorce général. Que deviendraient l'Union et les questions futures ?

MORSURES DE CHIEN.

Voici un remède très simple, indiqué par un correspondant.

J'ai été mordu plusieurs fois, dit-il, et une fois assez grièvement.

Le petit chien d'une de mes voisines était très malade et je voulus essayer de le soulager. Il me mordit au pouce gauche, juste au-dessous de l'ongle.

Le doigt devint noir et demeura ainsi jusqu'à ce que l'ongle fût tombé. La propriétaire du chien parlait d'hydrophobie et disait que la bête refusait de boire depuis deux semaines. Heureusement, je ne m'effrayai point. J'appliquai simplement sur la blessure une solution de sel et de vinaigre,—un peu plus de vinaigre que de sel—en lavai le doigt, entourai le pouce d'un linge saturé de la solution, laquelle je renouvelais de façon que le linge fût toujours humide. Ce remède m'avait été indiqué par une femme de couleur qui m'avait soigné pour une morsure de serpent. J'avais cette fois le bras entier noir, enflé et douloureux. En deux heures il avait repris, grâce au traitement de la négresse, sa couleur normale et je ne souffrais plus. La marque de la dent seule restait visible comme celle d'une piqûre d'aiguille.

Mort d'Edmond de Goncourt.

A quatre heures hier matin, un peu avant de mettre sous presse, une dépêche nous est arrivée, annonçant la mort du dernier des Goncourt.

Edmond-Louis-Antoine Huot de Goncourt, littérateur français, était né à Nancy, le 26 mai 1822. Il était petit-fils de Jean Antoine Huot de Goncourt, député à l'Assemblée nationale de 1789. Le défunt et son frère Jules-Alfred, se sont fait connaître par une longue suite d'ouvrages portant leur double signature et, sans distinction de la part revenant à chacun d'eux, soit dans le prétendu renouvellement du système naturaliste en littérature, soit dans la mise en œuvre et le travail du style. M. Jules de Goncourt est mort à Auteuil, le 20 juin 1870, et l'aîné a continué d'exploiter les hardiesses d'idées ou de forme que rappelait leur double personnalité.

Les deux frères ont publié ensemble : En 18.., roman ; "Salon" de 1852 ; "les Mystères des théâtres," recueil d'articles de critique dramatique parus dans les journaux ; "l'Eclair et Paris," fondés par M. le comte Ch. de Villedeuil ; "la Lorette;" "Histoire de la Société française pendant la Révolution, et sous le Directoire ;" "la Révolution dans les mœurs ;" la Peinture à l'Exposition universelle de 1855 ; "les Actrices;" "Une voiture de masques," réimprimé sous le titre de "Quelques créatures de ce temps ;" "Portraits intimes du XVIIIe siècle," réimprimés avec additions et suppressions : "Sophie Arnould, d'après sa correspondance et ses mémoires inédits ;" "Histoire de Marie-Antoinette," qui a eu plusieurs éditions, dont une illustrée ; "les Maîtresses de Louis XV," réimprimé en trois séries très augmentées, sous les titres de : "La Du Barry," "La Pompadour," "La duchesse de Châteauroux et ses sœurs ;" "Les Hommes de Lettres," roman réimprimé sous le titre de "Charles Demailly ;" "Sœur Philomène," roman ; "La femme au XVIIe siècle," réimprimé en 1877, avec addition d'un chapitre intitulé "l'Amour au XVIIIe siècle," qui a été publié à part ; Renée Mauperin, roman ; "Germinie Lacerteux" ; "Idées et Sensations" ; "Manette Salomon" ; "Madame Gervaisais" ; "Gavarni, l'homme et l'artiste" ; "l'Art au XVIIIe Siècle" ; suite de monographies, publiées d'abord en livraisons avec eaux-fortes de J. de Goncourt. Un album renfermant plusieurs de ces planches et quelques autres du même, parut en 1876, précédé d'une étude par M. Ph. Burty. Malgré la mort du plus jeune des Goncourt, on doit encore rapporter à leur collaboration fraternelle des volumes formés de pages d'une date antérieure, tels que "Pages retrouvées". "Préfaces et manifestes littéraires," et surtout une première série du "Journal des Goncourt," allant du 2 décembre 1851 à l'année 1870.

Au mois de décembre 1865, MM. de Goncourt, signalés déjà par les exagérations réalistes de leurs romans, firent représenter au Théâtre-Français un drame en trois actes, en prose, "Henriette Maréchal," dont les audaces de parti pris provoquèrent de tumultueuses protestations. D'un de leurs communs romans, "Germinie Lacerteux," il a été tiré par Edmond de Goncourt, un drame de dix tableaux, joué à l'Odéon en décembre 1887, et repris récemment au même théâtre.

Depuis la mort de son frère, M. Edmond de Goncourt, tout en donnant ses soins aux diverses réimpressions de leurs œuvres collectives, a publié sous son nom seul de nouveaux volumes de recherches artistiques entremêlés de romans naturalistres : "L'Œuvre de Watteau," catalogue raisonné ; "l'Œuvre de Prud'hon ;" "la Fille Elisa ;" "les Frères Zemganno ;" "la Maison d'un Artiste ; "la Faustin ;" "Chérie ;" "les Actrices du XVIIIe Siècle, Madame Saint-Huberti, Mlle Clairon ;" enfin la seconde série du "Journal des Goncourt," reprenant par voie de souvenirs et d'anecdotes l'histoire littéraire et politique, depuis l'année 1870. Pour le théâtre, M. Edmond a a écrit seul un drame, "la Patrie en danger," qui, après avoir été présenté et refusé à la Comédie-Française, sous le titre de "Mlle de la Rochedragon," fut d'abord imprimé sous son second titre et plus tard joué au Théâtre Libre. On a fait beaucoup de bruit dans la presse à la fin de l'année 1889, d'un projet d'une "Académie de Goncourt," spécialement ouverte aux écrivains réalistes, et pour laquelle M. Edmond de Goncourt léguait le produit des riches collections d'art que son frère et lui ont formées.

Comptes-rendus de L'Athénée Louisianais.

Livraison du 1er juillet 1896.

Procès-Verbaux.
Voyage en Europe en 1895, (suite), M. Alcée Fortier.
Fables en Patois Créole, M. Jules Choppin.
L'Arbre mort, (poésie) M. Edgar Grima.
Les Vacances, (poésie) M. Henri A. Bernard.
Elégie.
Les Vacances de Camille (comédie), Mlle M. Augustin.

LES INCERTITUDES
—DE— RANAVALO.

La reine Ranavalo, noire et douce, écrit M. René Bazin, se plaignait récemment à un de ses courtisans, du nom de Anbosihanakamahafaly, c'est-à-dire qui est fou du parfum de l'œillet. Cet homme avait été exilé, ce qui ne messied pas à un honnête homme, puis rappelé, afin que la justice enfin triomphât. Il devait son exil à l'ancien premier ministre, sa délivrance à la conquête française, sa nouvelle faveur à un sourire des lèvres brunes et souveraines. Et son temps d'éloignement s'était passé à voyager, à souffrir d'une fièvre tierce, à lire les livres d'une bibliothèque roulante anglaise, et à causer avec un sergent d'infanterie, commandant d'un petit poste : épreuves dont il était sorti philosophe.

—Mon fidèle ami, dont le nom a la longueur du murmure des fleuves, je suis une reine bien malheureuse.

—Votre Majesté fait sans doute allusion à ces Français qui nous ont....

—Mon ami, l'avons-nous même été ? A voir les compliments que m'adressent leurs généraux et leurs résidents aussi généraux ; à ne considérer que l'attention qu'ils ont eue, dès leur arrivée, d'éloigner de moi mon vieux mari, l'auteur de nos maux, ce Rainilaiarivony que je n'ai jamais aimé, vous le savez mieux que personne....

—Vous bien trop bonne, madame.

—....Oui, à ne retenir que certaines apparences, les changements survenus dans l'île ne m'ont pas atteinte. Jamais mon peuple ne m'a témoigné plus de respect que ces Français, qu'on dit républicains, mais qui sont on ne peut plus monarchistes à l'étranger, il faut leur rendre cette justice.

—Réflexion profonde, madame, et que déjà, dans mes voyages, plusieurs rois nègres m'avaient faite.

—Je ne demande pas mieux que de leur plaire, vaillant fils de l'Imérina. Mais encore est-il nécessaire de savoir ce qu'ils veulent. Depuis quelque temps, je signe des traités comme un banquier des traites. Mes pouvoirs changent à chaque instant. Je ne les connais plus. Ai-je encore celui de vous nommer 33e honneur ?

—Reine trop charmante !

—Mais non, je ne sais pas, et ce doute-là m'est extrêmement cruel. Y voyez-vous plus clair que moi, vous dont les voyages furent nombreux ? Que veulent-ils, mon Dieu, que veulent-ils ? Tenez, en 1885, je commençai à signer. Je me rappelle très bien que ce ne fut pas un général qui me tendit la plume à traités, mais un marin, un certain Miot, très poli d'ailleurs. Le papier disait que le résident général de France "présiderait aux relations extérieures", tandis que moi, je continuerais de "présider à l'administration intérieure". Je présidais, et j'étais reine ; il présidait, et il n'était pas roi. Nous présidions tous deux, chacun de notre côté.

—Je me souviens. C'est ce régime qu'un ministre de là-bas, Majesté, qualifiait de collaboration féconde.

—Elle ne l'a pas été. Rainilaiarivony n'a pas compris que les Français me faisaient un cadeau fort appréciable en me reconnaissant reine de Madagascar. Tandis qu'en réalité, je ne régnais, avant eux, que jusqu'où je pouvais. Il a été d'une mauvaise foi qui me désolait pour l'avenir de ma couronne ! Duchesne est arrivé, avec ses soldats, ses canons, son obus....

—Oh ! l'horreur s'il eût éclaté !

—Dans un pareil moment, vous comprenez, on ne demande pas d'explications. Le général me dit de signer : je signe et j'accepte "le protectorat avec toutes ses conséquences". Qu'est-ce que c'était ? Les premières conséquences n'ont rien eu de déplaisant. On m'enlève mon mari ; on me fait des discours, des compliments fort bien tournés, galants, presque à la mode de la cour d'Emyrne ; on me prie d'instituer un ordre de chevalerie et de choisir un ruban. Mes femmes y travaillent avec moi. Tout cela me rassure un peu. Pour le reste, pour savoir le fond du protectorat, j'écris au bey de Tunis, qui me répond : "Ne cherchez pas. La chose est indéfinissable. Je ne puis la comparer qu'à une vieillesse qui serait exempte de préoccupations." Là-dessus, toute jeune que je sois encore, je me résigne. La pièce part pour la France, et je crois que c'est fini. Pas du tout, il en revient une autre, toute différente, préparée par un grand savant....

—Berthelot.

—Pas facile à comprendre celle-là ! J'ai deviné de suite qu'il y avait une différence, parce qu'en 1885 je signais avec un amiral, le 1er octobre 1895 avec un général, et cette fois, en 1896, je signais toute seule. Ah ! défenseur-né de notre patrie, quelle obscurité redoutable ! Cet aimable protectorat ne pouvait donc durer ? Il est dit dans la pièce nouvelle que j'ai "pris connaissance de la déclaration de prise de possession de l'île de Madagascar par le gouvernement de la République française", et que "j'accepte les conditions ci-après". Il me semble bien que je me détruisais moi-même en faisant de telles concessions. Car ce n'était plus le protectorat, puisqu'on le remplaçait. Et cependant ce n'était pas l'annexion, puisqu'on veut la faire aujourd'hui. Qu'était-ce donc ? Je m'y consume, je m'y perds.

—Douce reine Ranavalo, à quoi bon....

—Vous avez raison, à quoi bon m'ingénier à deviner leurs anciens rébus ? Ils discutent à présent une loi dont il n'est que trop aisé de pénétrer le sens : Madagascar devient colonie française. Les fonctionnaires montent, et moi je descends. La gloire de l'Imérina s'obscurcit. La pauvre Ranavalo n'est plus rien.

—Pardon, madame, elle reste reine, toutes les dépêches l'affirment.

—Reine, quand toute l'île appartient aux Français !

—Oui, madame, reine dans un pays qui ne sera plus le vôtre.

—Je ne comprends pas.

—C'est une formule connue, dans ces contrées européennes, et qui ne manque pas d'enfermer un sens très positif et l'idée d'une réelle puissance.

—Alors, expliquez-moi.

—Le peuple qui a momentanément abattu la force de l'Imérina est tout à fait étrange, madame. Ces Français, que j'ai beaucoup étudiés, se distraient autrement que nous. Un de leurs jeux favoris consiste à proclamer des principes contraires à leur tempérament, ou à leurs intérêts, ou au sens commun, et comme aussitôt, suivant la loi de nature, ils se mettent à faire unanimement, ou à peu près, tout l'oppose de ce que voudrait le principe, ils s'amusent énormément de ce contraste qu'ils appellent la vie nationale, ou le mouvement des idées. Votre Majesté saisit-elle ?

—Imparfaitement.

—Par exemple, ils se sont avisés de supprimer l'aristocratie, et, depuis lors, il n'est pas d'efforts qu'ils n'aient tentés pour s'en redonner une autre. Ils n'y réussissent pas parce que tout le monde veut en être, mais ma formule ne dit pas autre chose, et l'idée aristocratique est souveraine dans un pays officiellement égalitaire. En ce moment, ils se préparent à supprimer la bourgeoisie, mais les plus fermes adversaires de l'institution ont la volonté non moins ferme de la rétablir et d'en être. Voyez les titres de noblesse, comme leur suppression les a multipliés ! Voyez l'esclavage qu'ils ont aboli partout ! Mais, pour quinze cents francs, pour deux mille francs, madame, ils s'offrent eux-mêmes comme esclaves, par troupes, par armées véritables, dont le nom seul a changé. Et Votre Majesté ne se doute pas de tout ce qu'on leur fait faire pour ce prix-là. Voyez le matérialisme officiel, et l'universel instinct qui répond par le culte des morts. Voyez la morale de l'intérêt partout exaltée, et cette protestation indéfinie de la charité, dont la France est le modèle, à jamais. Que d'autres exemples ! Votre Majesté peut donc se rassurer : elle continuera de régner, d'autant plus certainement que, selon les principes, son règne n'aura plus de sens. Madagascar va être une île entièrement française, et la royauté indigène subsistera quand même. Contradiction manifeste ! Abri non moins certain ! Ils tiendront à vous comme à une merveille d'équilibre, comme à un doux illogisme de plus. Ils vous enlèvent votre royaume : ô ma souveraine, réjouissez-vous, votre puissance n'a jamais été si fortement assise !

La petite reine Ranavalo sourit, ce qui est une manière de remercier, même chez les sauvages. Elle n'a probablement pas compris. Mais elle est toute prête à signer encore, pour la quatrième fois !

Le Conseil de Ville à l'œuvre.

Le Conseil de ville est enfin à l'œuvre. Il va droit au but, sans tergiversation, comme sans crainte. Sans doute, il a hésité quelque temps. Nous le concevons ; il y avait tant à faire ! c'était un bouleversement complet à opérer. Mais nous n'avons rien perdu pour attendre. D'un seul coup, il abat deux puissantes compagnies qui s'étaient imposées à la ville et ne lui ont jamais été que nuisibles : la compagnie des égouts et celle des immondices. Par quelle inconcevable aberration d'esprit en était-on arrivé à confier les services publics à des corporations de spéculateurs qui, naturellement, ne visaient qu'à la satisfaction de leurs intérêts individuels et s'inquiétaient fort peu du bien de la communauté.

En bonne politique, c'était tout simplement une monstruosité. Quel est le petit commerçant, un peu sensé, à l'esprit duquel viendrait jamais l'idée de confier la conduite de ses affaires à un étranger quelconque, à un homme, dont les intérêts seraient forcément opposés aux siens ? Il serait sûr de marcher rapidement à la ruine.

Voilà deux belles et bonnes réformes auxquelles on ne peut qu'applaudir et qui seront suivies de bien d'autres, que nous devinons déjà, si le Conseil de ville ne s'arrête pas sur la voie salutaire où il s'est si résolument engagé. La politique n'a rien à voir dans les affaires d'une communauté. Pour les conduire à bien, il ne faut qu'un peu d'honnêteté, beaucoup de bon vouloir et une persistance inébranlable. C'est à ce prix seulement que le succès est assuré.

AUX ELEGANTES.

Les roues de bicyclette en papier sont la dernière nouveauté créé en Amérique. Résistance à toute épreuve, légèreté, grande économie de matière première et de maind-œuvre : tels seraient les avantages réalisés par cette nouvelle invention qui va, nous dit-on, révolutionner la construction de tous les genres de véhicules. Attendons-nous à voir ces bicyclettes avant longtemps sur notre avenue St-Charles.

Il paraîtrait que la nouvelle application de la pâte du papier à un grand nombre d'objets usuels est tout près d'entrer dans le domaine de la pratique. Nous ne devons pas oublier qu'au Japon, depuis la plus haute antiquité, la pate de papier sert à fabriquer des objets de ménage, vaisselle, plateaux, jusqu'aux casseroles même, de même que les murs intérieurs des maisons, cloisons, fenêtres, etc. Il n'est donc pas étonnant que l'on soit arrivé à en tirer une application pratique.

A NOS ABONNES.

L'Administration de l'*Abeille*, pour être agréable à ses lecteurs en déplacement d'été, leur fait savoir qu'elle acceptera des *abonnements de saison* pour toute durée, commençant et finissant au gré des abonnés.

Prière de faire accompagner toute demande d'abonnement du prix de l'abonnement en un mandat-postal.

Deux entretien !

DEPECHES
Télégraphiques.

TRANSMISES A L'ABEILLE.

NOUVELLES ETRANGERES.

Interview de M. Henri Watterson.
Le Célèbre Journaliste Américain Discute le Ticket et le Programme Démocratiques.

Presse Associée.

New York, 17 juillet—Dépêche de Genève Suisse, au *Herald*.

Le colonel Henri Watterson, qui séjourne avec sa famille à Genève, a été interviewé aujourd'hui par un correspondant du *Herald* au sujet de la crise démocratique aux Etats Unis.

M. Watterson a cherché à tranquilliser dans les montagnes de la Suisse, non dans un simple but de récréation mais afin de terminer sa "Vie d'Abraham Lincoln," à laquelle il travaille depuis quelque temps.

Depuis près d'un an, a dit le colonel Watterson, j'ai quitté la politique active, et c'est à cause de cela que j'ai refusé de discuter les questions publiques, de m'exposer à des critiques auxquelles je ne pouvais répondre.

Vous savez, je n'ai pas l'habitude de recevoir des "coups" dans une controverse sans en rendre, et j'abhorre me placer avec désavantage dans de telles circonstances. Mais l'état des affaires est trop grave dans mon pays pour justifier le silence de tout homme dont l'opinion peut être utile.

—Sur quel sujet désirez-vous que je parle d'abord ?

—Premièrement sur le ticket adopté à Chicago.

—En tant que personnes, c'est un ticket exceptionnel, a dit M. Watterson. M. Bryan est un jeune homme d'une bonne éducation et de valeur, avec un talent qui passe pour de l'éloquence. Il est ardent, sincère, pauvre et honnête.

M. Sewall est un vieux démocrate très estimable.

C'est un millionnaire du Maine qui n'a rien à perdre politiquement, qui pense pouvoir se payer un caprice et s'amuser à jouer avec le populisme.

C'est un ticket qui peut soulever beaucoup d'enthousiasme, réel et artificiel.

—Et le programme ?

—Monstrueux ! Il ne signifie pas seulement la répudiation des obligations et le vol national mais il ouvre la porte à la révolution.

Si les leaders de ce mouvement pouvaient arriver du pouvoir, ceux d'entre eux qui ont le sens de la respectabilité, la conception d'un gouvernement méthodique seraient promptement écartés par ceux qui les suivent.

Dans ce cas la guerre civile, symbolisée par les émeutes de Chicago l'année dernière, pourrait éclater dans le pays.

La main puissante du pouvoir fédéral s'est interposée il y a un an, mais si elle était retirée le règne de l'émeute serait facile à établir.

—Que pensez-vous d'un autre ticket démocratique ?

—Vous observerez, a dit le colonel Watterson en pesant et mesurant toutes ses paroles, que ceux qui sont si prompts à conseiller la concentration de tous les partisans de l'or sur le nom de M. McKinley, sont soit des républicains qui cherchent naturellement à renforcer leur parti par cet appoint inespéré de démocrates, soit ces démocrates qui, dégoûtés, clairement outragés, sautent par-dessus les principes qu'ils ne veulent pas mordre deux fois au même fruit.

Mais il y a des considérations qu'aucune de ces deux classes d'individus ne met pas en ligne de compte.

Il y a de deux à quatre millions de fermes démocrates qui ne peuvent pas être transférés aussi aisément d'un parti à un autre, dont les votes peuvent cependant être aussi efficaces pour supprimer l'anarchie que les votes des républicains qui soutiennent McKinley.

Ces démocrates doivent avoir un endroit pour s'abriter.

Ils ne peuvent trouver cet abri sous un drapeau dont la moitié est pour le "monétaire honnête" et l'autre moitié pour le protectionniste.

McKinley ne peut faire un compromis sur une question dont il a fait la pierre fondamentale de sa foi politique.

Il est vrai que la question monétaire, non le tarif, est la question primordiale aujourd'hui, mais il faut de la logique en toutes choses, et ni McKinley, ni son parti ne peuvent oublier leurs engagements au sujet du tarif sans montrer de la faiblesse d'esprit.

De sorte qu'une nouvelle convention démocratique pour former un nouveau ticket, convention dirigée par des esprits sages, est le seul espoir pour l'avenir de la démocratie ; elle serait le refuge des démocrates qui ne savent de quel côté se diriger. Un mélange pour respecter les convictions et les exigences de ces démocrates serait dangereux au plus haut degré.

Entre McKinley et Bryan, dans la lutte finale, ce dernier obtiendrait probablement autant de ces suffrages que le premier, mais beaucoup refuseraient de se rendre au scrutin ; tandis qu'un ticket franchement démocratique les réunirait tous. Ainsi, après l'élection, l'opposition reposerait sur des bases solides et ne serait pas réléguée à l'extravagance du populisme pendant trois ans de plus d'une agitation destructive, avec la perspective d'une lutte finale pour la vie ou pour la mort.

Il n'est pas certain qu'un ticket portant en tête M. Carlisle ou M. Whitney n'obtiendrait pas plus de suffrages que le ticket de M. Bryan. Un tel ticket ne mettrait pas en péril la victoire mais l'assurerait. La désagrégation complète du parti démocratique est un événement que les gens réfléchis ne doivent considérer que comme le présage de maux sans nombre.

Le gouvernement chinois s'oppose à l'établissement d'une banque allemande à Pékin.

Presse Associée.

Londres, 17 juillet—Suivant une dépêche reçue aujourd'hui de Pékin à Londres, la pétition adressée par la Deutsche Asiatische Bank au Bureau du Revenu, pour obtenir la permission d'établir une succursale à Pékin, a été repoussée.

Ce refus est attribué à l'influence de la Russie.

Les négociations pour l'établissement d'une banque américaine à Pékin continuent.

La loi agraire irlandaise.

Presse Associée.

Londres, 17 juillet. — L'intérêt du monde politique est toujours concentré sur la loi agraire irlandaise.

M. Dillon, le leader des anti-parnellites, estime que la perspective est plus encourageante, tandis que Justin McCarthy, le prédécesseur de M. Dillon, croit que la loi ne sera pas votée.

En fait, personne ne semble anxieux de la voir adopter dans sa forme actuelle. Il y deux cents amendement déposés.

Les membres du cabinet se réuniront samedi pour discuter la situation. On pense que M. Gerald Balfour, secrétaire en chef de l'Irlande, annoncera ensuite la décision du gouvernement, probablement lundi prochain.

Si le gouverne ne persiste dans ses efforts pour faire voter la loi, il sera nécessaire de demander la suspension du règlement fixant l'ajournement à minuit et de permettre les séances de nuit à la Chambre des Communes.

La Fièvre Jaune dans l'Ile de Cuba.

Presse Associée.

La Havane, 17 juillet—Des avis de la province de Pinar del Rio établissent que la fièvre jaune a attaqué les étrangers engagés dans les bandes d'Antonio Maceo, et que la maladie s'est répandue parmi les cubains, surtout parmi ceux qui ont été absents de l'île pendant quelque temps et qui sont revenus dernièrement.

Le chef insurgé Zayas n'était campé hier qu'à deux milles de Guira Melena, dans la province de la Havane.

De nombreuses personnes se sont présentées pour inscrire leur nom sur le registre des étrangers, conformément au décret du capitaine-général Weyler, d'après lequel les étrangers non inscrits dans un délai de trente jours perdront leur privilège de citoyen d'une autre nation.

Jusqu'à présent, aucun de ceux qui se sont fait inscrire ne s'est conformé à l'article de loi qui requiert la présentation d'un document justifiant leur titre à une citoyenneté étrangère.

Un décret établissant qu'une pension sera versée aux veuves et aux orphelins des soldats et des marins qui mourront de la fièvre jaune sera rendu prochainement.

Fin de la Rébellion d'Yquitos.

Presse Associée.

Londres, 17 juillet—Une dépêche de Lima, Pérou, au *Times* annonce que Sullinario, le leader des rebelles d'Yquitos, dans le district de Loreto, s'est enfui laissant le trésor vide. La rébellion a maintenant pris fin dans ce district.

Le choléra en Egypte.

Presse Associée.

Le Caire, 17 juillet—Cent quarante-neuf cas de choléra, et quarante-neuf décès ont été rapportés dans les journées de mercredi et de jeudi.

Mort de M. Jules Guichard.

Presse Associée.

Paris, 17 juillet—M. Jules Guichard, un des associés de M. Ferdinand de Lesseps dans le projet de construction du Canal de Panama, est mort à l'âge de 70 ans.

M. Guichard avait été élu directeur de la compagnie de Panama après la démission de M. de Lesseps. Il était membre du Sénat.

La mort de Jose Maceo.

Presse Associée.

La Havane, 17 juillet—Des avis privés donnent un compte-rendu de la mort de Jose Maceo qui diffère entièrement des versions mises en circulation jusqu'à présent.

Suivant ces avis, Maceo, après la mort du colonel insurgé Cartagena, s'est placé avec son état-major à la tête des forces pour une attaque par laquelle il espérait surprendre les Espagnols.

Mais il s'est gravement trompé et il a rencontré des forces importantes occupant une position excellente. S'apercevant de son erreur et espérant échapper aux espagnols, Maceo a crié à ses hommes :

En arrière ! Battons en retraite ! ils sont trop nombreux pour nous. Comme il prononçait le dernier mot une balle l'atteignit derrière le cou, traversa la tête et sortit entre les deux yeux. Son ami, le docteur Peructo Echavarria, et plusieurs membres de son état-major ont été tués en même temps.

Contre les Impis.

Presse Associée.

Bulluwayo, 17 juillet—Sir Frédéric Carrington est parti aujourd'hui de Bulluwayo. Par une marche forcée il espère être en mesure de frapper un coup décisif samedi prochain contre les Impis de Mateppo.

RAINILAIARIVONY.

Mort de l'Ex-Premier Ministre Hova.

Presse Associée.

Londres, 17 juillet. — Une dépêche d'Alger annonce la mort du prince Rainilaiarivony, ancien premier ministre de Madagascar.

Le vieil ennemi de la France, Rainilaiarivony avait au commencement du mois d'avril dernier effectué à bord du *Duc-de-Bragance*, courrier d'Alger, la dernière étape de son voyage pour la terre d'exil : un dessin publié dernièrement retraçait, d'après une photographie, la scène de l'embarquement, à Marseille, de l'ex-premier ministre hova. C'est dans sa cabine même que l'on avait réussi à prendre l'unique portrait qui a pu être fait de lui et que nous reproduisons.

Rainilaiarivony, né vers 1825, avait chassé du pouvoir, en 1864, pour prendre sa place, son frère Rainivoharitimoney. Il a gouverné sous trois reines, qu'il a épousées successivement, après avoir répudié sa première femme, dont il avait eu dix-sept enfants. Pendant trente-deux ans, il a incarné les destinées de Madagascar et maintenu l'indépendance de son pays. Vaincu, il subissait le sort de tous les chefs ou souverains africains ou asiatiques, dont la résistance aux envahisseurs européens fut longue et acharnée : comme Behanzin, il a achevé son existence paisiblement et obscurément, très loin du sol natal, traité avec égards, mais étroitement surveillé. [Note du traducteur.]

NOUVELLES AMERICAINES.

Organisation d'une Nouvelle Expédition à l'Ile de Cuba.

Presse Associée.

New York, 17 juillet—Pendant les trois derniers jours on a remarqué qu'une grande activité régnait au quartier-général cubain à New York. Cette activité était causée par les préparatifs d'une expédition qui partira bientôt par le vapeur Bermuda.

Les machines du navire ont été l'objet d'une inspection minutieuse à Philadelphie, et la puissance de vitesse a été augmentée.

L'expédition, dont les membres ont reçu l'ordre de partir par le Bermuda, sera conduite par le colonel Cabrera, un vétéran de la dernière guerre, il y a dix ans.

Le capitaine John O'Brien commandera le navire. Vingt caisses de fusils et près de deux cents caisses de cartouches scellées ont été envoyées à Philadelphie pendant les trois derniers jours.

Ce n'est cependant pas le quart du matériel de guerre qui sera, ou a déjà été, embarqué sur le Bermuda.

L'état de santé de M. Vanderbilt.

Presse Associée.

New York, 17 juillet—Cornélius Vanderbilt a bien reposé la nuit dernière et on dit que son état est meilleur ce matin.

A neuf heures et demie les médecins ont publié le bulletin suivant :

M. Vanderbilt a passé une nuit tranquille, et le sommeil lui a fait beaucoup de bien. Son état est meilleur qu'hier.

Signé :

DR. JAMES W. MCLANE.
DR. WILLIAM H. DRAPER.
DR. FRANCIS DELAFIELD.
DR. E. J. JANEWAY.

M. Arthur Sewall et la mort de M. Russell.

Presse Associée.

Bath, Maine, 17 juillet—M. Arthur Sewall a été profondément affecté en apprenant la mort de l'ancien gouverneur Russell.

Au cours d'une interview il s'est exprimé ainsi :

Je désire ajouter mon tribut d'hommages à la mémoire de William E. Russell, un homme d'Etat et un citoyen de noble caractère.

Par sa mort le pays éprouve une grande perte, qui doit toucher le cœur de tout bon américain. M. Sewall a également fait allusion au plaisir qu'il avait causé la compagnie de M. Russell, au mois d'avril dernier, pendant leur voyage à Monticello, Virginie, le lieu de naissance de Thomas Jefferson.